



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

Venez visiter notre site Web à l'adresse suivante :
shghl.ca

Les Fleurant en 1949 : les enfants (5)



Il y a beaucoup d'entraide dans la famille. Chaque enfant en âge d'aider a sa tâche à accomplir. Les plus vieux aident les plus jeunes à faire leurs devoirs, à s'habiller, à les occuper, à les nourrir, à les bercer. Comme nous sommes cinq filles plus âgées que les garçons, il faut donc faire les travaux que feraient les gars s'ils avaient l'âge. Mon demi-frère Welly est marié, ma sœur Denise a repris ses études à Mont-Laurier. Raymonde a la responsabilité de faire le train. Elle m'aide aussi à laver le plancher de la maison. Marielle a la responsabilité de vider et nettoyer le poêle de la cuisine, Yolande s'occupe du bébé, Micheline lave les vitres. Puis, combien d'autres tâches à l'intérieur et à l'extérieur il y a à partager! Ma mère fait racler la grande cour de gravier par les petits gars, Gilles et Denis. Les trois autres sont en âge de s'amuser (Lucien, Nicole et Michel). Tous les travaux que se partagent les membres de la famille selon l'âge et la capacité de chacun et chacune permettent de se sentir valoriser, d'avoir sa place dans cette grande famille. Nous avons la chance d'avoir de bons parents. Il y a des moments difficiles, comme dans toute famille : la mort de mon frère de deux ans et demi, la maladie de mon père à l'âge de cinquante ans, la rareté de l'argent, l'inquiétude de pourvoir aux besoins familiaux et l'ennui pour la famille de

ma mère. Mais chaque jour de fête, chaque fois qu'un enfant est baptisé compense pour les autres ennuis. On se contente de peu.

N'ayant aucun appareil ménager électrique parce qu'on n'a pas d'électricité, tout se fait à la main. On a une machine à laver avec tordeur. Mon père a installé un gros moteur à l'extérieur pour actionner la machine. La journée du lundi, c'est le lavage toute la journée. Quand on revient de l'école, c'est plein de tas de linges par terre. Ma mère en étend sur la corde à l'extérieur, les gros morceaux sur la clôture du jardin. L'hiver, elle rentre son linge tout gelé et le réinstalle sur des cordes dans la maison. Nous avons aussi une machine à coudre; vers l'âge de dix ans, on a la permission de s'en servir. Il ne faut pas oublier de réchauffer les deux fers à repasser « en fer », car il y a beaucoup de repassage à faire. Comme distraction, nous prenons plaisir à écouter la radio pour écrire les chansons et les chanter ensuite.

Ma mère parle plus avec mes frères; elle sait les écouter, deviner les besoins et elle est une très bonne conseillère. Nous ne sommes pas différents des autres; il nous arrive entre frères ou sœurs de se disputer, mais ça ne dure jamais longtemps, parce que ma mère y voit tout de suite. *Par Huguette Fleurant*



Nous profitons de cette période de réjouissance pour vous offrir nos meilleurs vœux de bonheur et de santé pour la nouvelle année.





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

La Laurentie-25 est disponible sur notre site web : shghl.ca

Les Fleurant en 1949 : la vie de famille (6)

Mon père joue du violon depuis l'âge de neuf ans, mais c'est bien interdit d'y toucher. Ma sœur Denise et mes frères ont par la suite appris à en jouer. Ma petite sœur Thérèse a appris seule à jouer de l'accordéon et l'ami de Denise les accompagne à la guitare. À vrai dire, je suis peut-être la seule à ne pas jouer d'instrument de musique.

Quand le temps des fêtes arrive, ça commence à fêter au réveillon de Noël et ça se termine à la fête des Rois. Mon père, après avoir bu quelques bières, essaie de nous faire danser des danses carrées; hélas, il nous « calle ça en anglais »; on se mêle, il se fâche, puis il nous pousse une chanson à répondre. Ma mère prépare des tables princières, entre Noël et le Jour de l'An. Les cadeaux les plus attendus à Noël sont notre petit traîneau à deux lisses, notre orange et des bonbons.

Nos jeux sont très simples. L'hiver, on glisse, on fait des bonhommes de neige avec les plus jeunes et on joue aux cartes. L'été, on essaie de jouer au base-ball, on joue au moineau et parfois mes frères installent un des jeunes à l'intérieur d'un pneu qu'ils font rouler.



Raymonde, Marielle, Yolande et Huguette

Comme nous sommes près du lac, les jours où il fait chaud, on insiste tellement pour aller au bord de l'eau que ma mère vient, mais avec une cuvette pour se laver chacun notre tour. C'est bien défendu d'aller à l'eau, car ma mère en a très peur et il y a plein de sangsues. Quand on retourne à la maison, on est plus sales qu'avant.

Nous ne fréquentons pas les voisins,

pour la bonne raison que nous sommes assez nombreux pour s'entraider au travail ou au jeu. On marche avec eux jusqu'à l'école, on est quand même de bons amis.

Avec une nombreuse famille, il n'y a jamais assez d'argent. Il a des choix qui s'imposent! J'ai souvenir qu'en 1939, maman nous a habillées, nous



les cinq fillettes, avec de vieux manteaux d'hiver, fournis par nos tantes de la ville.

Ainsi parées, nous montons avec nos parents dans un train pour la Gaspésie. Ma mère est originaire de cette région, fort éloignée pour l'époque. Sa famille lui manque beaucoup, elle se sent seule et délaissée. Lorsque la tristesse remplit son regard d'une douce mélancolie, je sais qu'elle pense à ses sœurs; d'ailleurs elle nous l'avoue. Au retour du voyage, comble de malheur, nous les cinq fillettes, avons la coqueluche; quelle cacophonie dans le wagon. L'employé du train, un homme généreux, nous permet de dormir chacune, seule sur un banc; le voyage me semble interminable.

Plusieurs mois après notre retour, nous apprenons par courrier que notre grand-mère maternelle est décédée, tout juste après notre départ. Maman est inconsolable.

Par Huguette Fleurant

Normaliennes de Christ-Roi, actrices d'un jour



Vers 1940



La Laurentie-25 est disponible sur notre site web : shghl.ca

Les Fleurant en 1949 : religion et politique (7)



« Partie de sucre » des Chevaliers de Colomb en 1939, à la cabane à sucre de François sur la montagne. François et son violon.

La famille va régulièrement à la messe du dimanche. C'est une belle sortie pour nous. Mon père achetait un banc d'église trop en arrière à mon goût, mais c'est moins dispendieux qu'à l'avant. Pour communier, il faut être à jeun depuis minuit. Pendant le carême, ma mère nous fait penser au jeûne et aux sacrifices sans jamais nous imposer quoi que ce soit. Les retraites durent une semaine; un gros camion passe dans le rang pour embarquer les gens. Pour les grandes fêtes, l'église se remplit. Le curé de la paroisse est un gros et grand homme avec une voix imposante. À mon avis, il fait plus de commerce que de ministère. Avec le recul, je regrette cette période où les curés sont quasiment nommés à vie. Jamais mes parents n'ont critiqué l'Église; c'est la soumission totale, même pour décider du nombre d'enfants. Quand le

curé fait sa visite de paroisse, il se préoccupe si ma mère va avoir un autre bébé.

Quant à la politique, à l'âge de 14 ans, j'ai d'autres préoccupations, mais mon père en parle avec la visite. À l'entendre, il est toujours du bon bord. Tout le monde de St-Jean sait qui vote « bleu » (conservateur) et qui vote « rouge » (libéral). Parfois, on donne un lot, de l'argent et même des réfrigérateurs pour avoir des votes. Maman ne parle pas de politique; d'ailleurs, elle sort très peu. La radio nous renseigne sur l'actualité; nous n'avons pas de télévision ni de journaux. Mon père a été marguillier et conseiller à la commission scolaire. Il n'a pas beaucoup d'instruction, mais il a un bon jugement. Il est reconnu à cause de son talent de violoniste; les gens l'aiment et lui font confiance.

Par Huguette Fleurant



Partie d'une toile de G. Falardo, 1981, inspirée d'une photo d'époque de la ferme des Fleurant. On y aperçoit : maison, laiterie, hangar, écurie et grange.

Comme ces jeunes filles, Huguette Fleurant fut normannoise à Christ-Roi pendant les années 1950-52. Elle enseigna cinq années dans les écoles primaires de la région, puis quitta l'enseignement pour se marier.



La promenade au temps des trottoirs de bois 1930-31

Une collaboration de
 La Société d'histoire et de généalogie
 des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

Notre service d'archive serait heureux de se voir confier vos documents et/ou vos photos à caractère historique, afin d'enrichir notre mémoire collective.

Des Cloutier, d'est en ouest : PAUL-ANDRÉ CLOUTIER, son histoire.

De Mont-Laurier à Donnelly, Alberta (1/3)



*Paul-André Cloutier à 8 ans,
 Donnelly-Alberta, 1946*

Paul-André est l'un des descendants de Zacharie Cloutier, arrivé de France en 1634. Depuis, plusieurs générations de Cloutier se sont enracinées au Québec. Jules, le patriarche de la famille Cloutier de Mont-Laurier, cultivateur de métier, a plusieurs fils à établir. En général, un fermier subdivise sa terre pour établir ses enfants. Comme la superficie de la terre n'est pas suffisante pour répondre aux besoins de ses fils, Jules Cloutier décide de partir vers l'ouest du pays afin de trouver de nouvelles terres pour y établir sa progéniture.

En 1926, Jules Cloutier part donc avec quatre de ses fils à la recherche de terres fertiles. Après un arrêt infructueux en Saskatchewan, ils poursuivent leur quête vers le nord de l'Alberta pour finalement poser leurs pénates à Donnelly.

Jules Cloutier, heureux d'avoir enfin trouvé des terres fertiles, revient à Mont-Laurier chercher les autres membres de sa famille. Le curé Neveu

est informé des plans de la famille Cloutier. Le dimanche suivant, lors du prône et devant les paroissiens rassemblés, le curé Neveu interdit à Jules de partir pour l'Ouest avec sa famille. Jules, en bon catholique pratiquant, suit la directive du prêtre et demeure donc à Mont-Laurier. L'attrait des terres de l'Ouest n'en demeure pas moins intéressant pour ses fils.

Louis-Donat avait épousé Eugénie Labelle, fille de Joseph Labelle et d'Azilda Jubinville de Mont-Laurier, le 29 avril 1925. Par la suite, en 1928, ils décident de retourner à Donnelly accompagnés d'Achille et d'Henri, deux des frères de Louis-Donat.

Des trois fils Cloutier partis pour l'Ouest, seulement Louis-Donat s'y établira pour de bon. Il développe cinq « homesteads » (terres de ½ mile par ½ mile) en défrichant vingt-cinq acres de terre sur chacune en trois ans. Sa femme Eugénie collabore aux travaux de la ferme. Une photo de 1929 la montre conduisant le tracteur.

En 1936, l'argent manque et Louis Donat vient faire les foins à Cornwall en Ontario. Les temps étaient durs dans l'Ouest, le marché du grain était fermé à certains pays importateurs en raison d'idéologie politique. Paul-André, son fils, nous dit que c'est le premier ministre John Diefenbaker qui a permis d'ouvrir le marché de la vente du grain et ainsi permettre aux cultivateurs de l'Ouest de mieux vivre.

Louis-Donat et sa femme auront treize enfants, dont deux sont décédés en bas âge. Leurs fils, Victor et Lucien, reprendront la terre paternelle et suivront les traces de leur père.

Par Michelle Meilleur



*1949 : Louis-Donat enlève le « gumbo »
 (argile lourde) des roues de son camion.*



Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

SP-FP00062-7

Notre service d'archive serait heureux de se voir confier vos documents et/ou vos photos à caractère historique, afin d'enrichir notre mémoire collective.

Des Cloutier, d'est en ouest : PAUL-ANDRÉ CLOUTIER, son histoire.

De Donnelly (Alberta) à Mont-Laurier (2/3)



1961

Paul-André est né à Donnelly en 1938, il est le 8e enfant de la famille de Louis-Donat et d'Eugénie Labelle. Ses parents, ne pouvant lui offrir une terre, décident donc de le faire instruire. Le nord de l'Alberta étant un territoire très vaste, la ferme familiale est située à environ 14 kilomètres du village. Il étudie d'abord au collège de Falher jusqu'en onzième année. Par la suite, il poursuit ses études durant deux ans au collège St-Jean à Edmonton.

Impressionné par le travail des Oblats dans l'ouest, Paul-André décide donc d'aller étudier pendant trois ans chez ces derniers à l'Université Saint-Paul d'Ottawa où il étudie la philosophie. Après de mûres réflexions, il réalise que la vie religieuse ne répond plus à ses aspirations, il abandonne donc ses études à l'Université Saint-Paul. Sans le sou, sans emploi, mais ayant de la famille au Québec, il se rend donc chez sa tante Léonie Bélanger à Mont-Laurier.

C'est durant son séjour à Mont-Laurier que Paul-André fait la connaissance d'une très jolie fille, une demoiselle Labelle, la fille du chef de gare de l'époque. Il s'agissait d'une très bonne famille selon Paul-André qui avoue

avoir adoré ses beaux-parents. Raymonde Labelle et Paul-André unissent donc leurs destinées à l'été 1961. Le père de Paul-André ne pouvant venir de Donnelly pour assister au mariage, c'est donc Jean-Guy, le frère de Paul-André qui lui servira de témoin.

Après leur mariage, le jeune couple décide d'aller demeurer à Montréal afin de permettre à Paul-André de poursuivre ses études en pédagogie. Pendant ses études, son épouse Raymonde travaille à la Caisse populaire Desjardins de Montréal.

À la fin des études, le couple Labelle-Cloutier revient à Mont-Laurier pour s'y établir définitivement. De leur union naîtront trois enfants et par la suite six petits-enfants, tous établis au Québec.

Paul-André obtient son premier emploi à l'école Saint-Eugène qui était alors un établissement primaire-secondaire pour garçons seulement. Il y enseigne les mathématiques et les sciences. Il s'implique rapidement dans la syndicalisation du monde de l'enseignement. Il réalise les écarts dans les conditions de travail des enseignants et en particulier celles touchant les enseignantes œuvrant en milieu rural. Il obtient le poste de secrétaire du syndicat. Il contribue à l'accreditation syndicale des enseignantes de Kiamika, Val-Barette, Lac-des-Écorces et de Chute-Saint-Philippe. Le premier président de commission scolaire à signer la nouvelle convention fut Charles Meilleur de Kiamika.

Par Michelle Meilleur



Les grands-parents de Paul-André : Jules Cloutier et Célénire Monette ainsi que leurs nombreux enfants. La photo a été prise dans le studio d'Alcide Boudreault en juillet 1934. (Louis-Donat est à Donnelly, Alberta).





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

-PL E000092-8

**Vous pouvez rendre vos photos et/ou vos documents pérennes
en bénéficiant de notre service d'archives privées agréé.**

Des Cloutier, d'est en ouest : PAUL-ANDRÉ CLOUTIER, son histoire.

Carrière et retraite (3/3)



la direction pendant huit ans. Conscient de l'importance du jeu dans le développement des enfants, il contribue à l'amélioration des équipements sportifs dans les cours d'école de Ferme-Neuve. Par la suite, il sera directeur des écoles de Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles, Val-Limoges et Saint-Jean-sur-le-Lac. Il prend sa retraite en 1997.

Pendant un an, il fut président du syndicat des enseignants de la Régionale Henri-Bourassa et c'est Yvon Charbonneau, futur président de la CEQ, qui lui succéda par la suite. M. Cloutier enseigne ensuite l'anglais au séminaire Saint-Joseph. Voulant se perfectionner, il poursuit simultanément ses études de maîtrise à l'Université de Burlington aux États-Unis.

À peine les études de maîtrise terminées, un nouveau défi se présente à lui. Il succède à sœur Denise de Carufel à la direction d'école de Ferme-Neuve. Par la suite, il devient directeur du personnel de la Commission scolaire régionale Henri-Bourassa. Il y poursuivra sa carrière durant dix ans, c'est-à-dire jusqu'à la dissolution de la Commission scolaire régionale Henri-Bourassa.

Avec la création de la Commission scolaire Pierre-Neveu, il retourne à ses premières amours, se rapprocher des étudiants. Il devient directeur adjoint à la Polyvalente Saint-Joseph. Par la suite, il poursuivra sa carrière comme directeur dans les écoles primaires. Il participe aux regroupements des deux écoles de Ferme-Neuve. Il y assumera

Après une carrière active, une retraite active. Avec son fils Pierre, il opère une érablière de 1000 entailles jusqu'en 2017. Ce n'est pas en Alberta qu'il a appris les rudiments de la cabane à sucre, car la province ne produit pas de sirop. Entretenir une érablière, c'est du travail à l'année. Il faut prendre soin du réseau de sentiers pour l'entretien et l'exploitation, veiller au système de collecte de l'eau d'érable, etc. Et bien sûr, au printemps, il faut assurer la saison de production.

Il a également siégé comme marguillier pendant sept ans à la paroisse Cathédrale. Il est aussi membre de l'Association québécoise des directeurs et directrices d'établissement d'enseignement retraités. Depuis 2017, il fait du bénévolat à la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul à raison de deux demi-journées par semaine.

Il retourne régulièrement à Donnelly visiter ses frères et sœurs ainsi que ses nombreux neveux et nièces. Paul-André Cloutier a bien su, tout au long de sa vie, composer avec ses racines albertaines et québécoises.

Par Michelle Meilleur



*La ferme de Victor et Lucien,
frères de Paul-André, Donnelly 1983*





Une collaboration de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes Laurentides

AU FIL DU TEMPS

819 623-1900

-PLF00062-8

Cyrille Lafontaine : homme d'action à Ferme-Neuve

Voici un bref historique...



Voici Luce et Cyrille immortalisant leur union. Admirez la robe de la mariée et appréciez la mise en scène : le moment est solennel.

Un de mes arrière-grands-pères se nomme Cyrille Lafontaine. Il a vécu à Ferme-Neuve aux environs de 1898, jusqu'à son décès survenu le 17 décembre 1924, à l'âge de 80 ans. Le 4 juillet 1864, à l'âge de 20 ans, il épouse Luce Moncion, 18 ans. La noce a lieu à Orléans, ville à majorité canadienne-française, alors située dans la banlieue de Bytown, devenue Ottawa. Luce accouchera dix fois : ma grand-mère Lucia fut sa 1^{re} fille et le 4^e enfant de la fratrie.

Le couple Lafontaine-Moncion habite à différents endroits avant de s'établir définitivement à Ferme-Neuve. On les retrouve à Angers près de Buckingham dans l'Outaouais, puis à Notre-Dame-du-Laus, plus au nord sur la rivière du Lièvre. Cyrille laisse sa marque dans ce village que les époux habitent pendant quelques décennies. Ayant probablement réalisé des études avancées pour l'époque, il occupe le poste de secrétaire-trésorier de ce hameau de

1884 à 1886, mais d'après le témoignage des anciens (le 1^{er} livre des minutes ayant brûlé), Cyrille aurait détenu ce poste depuis 1876, lors de son arrivée. Quelques années plus tard, il s'implique en politique en devenant maire de 1890 à 1892. Il y exploite un hôtel. De plus, il détient plusieurs lots dans les cantons de Wells et Bigelow. En 1883, il est nommé « juge de paix » pour sa région par le lieutenant-gouverneur. Il est élu « commissaire d'école » en 1877 et probablement jusqu'en 1889, année où il est réélu en « remplacement de lui-même », selon l'article du journal.

Sur les conseils de son ami le curé Eugène Trinquer de Notre-Dame-du-Laus et de son fils aîné Léonard, Cyrille achète la « Ferme de la Montagne » située à proximité de la Montagne du Diable : cette ferme y a été établie par la compagnie MacLaren, vers le milieu du siècle.

Peu de temps après l'achat de la ferme, à l'âge de 18 ans, Léonard est le premier à habiter la maison existante « La Concerne » et à gérer la vaste ferme. Quelques années plus tard, il épouse Marthe Guérin, la fille de Joseph Guérin, un des pionniers de Kiamika. Le couple y élève onze enfants. Cette bâtisse existe toujours. Pendant la saison estivale, les gens peuvent visiter cette propriété devenue « site patrimonial ».

Cyrille s'installe définitivement dans le canton Pope après l'édification d'une grande maison confortable, construite par son fils Léonard et autour de laquelle prendra forme le village de Ferme-Neuve, érigé en municipalité en 1901 sous le nom de « Municipalité des cantons unis de Wurtele-Moreau-Gravel ».

Par Réjeanne Leblanc
Recherche : Gilles Guénette

En 1913, la paroisse possède six moulins à scies, deux moulins à farine, quatre fromageries, une tannerie, cinq magasins, une manufacture de portes et de châssis. Il s'y trouve une église construite en 1905, cinq écoles fréquentées par 250 enfants, un médecin, un cercle agricole, un bureau de télégraphe et le téléphone.

Magnan Hormidas : Monographies paroissiales

